

## STRASBOURG

## Une école pour les musiques électroniques



Portes ouvertes de l'école Longevity demain, de 14 h à 22 h au Shadok, à Strasbourg. PHOTO DR

L'association Longevity fait vivre de longue date un festival annuel de musiques électroniques, à Strasbourg. Ces dernières années, ce festival se déroulait au jardin des Deux Rives. Parallèlement à cet événement, Guillaume Azambre et Fred Traverso lancent une école de musiques électroniques à Strasbourg. Elle sera hébergée au Shadok, lieu dédié aux cultures numériques, installé sur la presqu'île Malraux, dans les Docks Seegmuller. Guillaume Azambre assume plutôt les fonctions d'organisation et Fred Traverso, musicien et enseignant, la partie pédagogique du lieu de formation. Tous deux assumeront ensemble la « direction artistique du lieu », car l'école visera à aider des talents artistiques à éclore. La « Longevity music school » accueillera les néophytes tout comme les musiciens qui souhaitent améliorer leur pratique, ou découvrir les sons électroniques. Les cours pour enfants, en deux groupes d'âge entre 8 et 15 ans, se dérouleront les mercredis après-midi. Les cours pour adultes débiteront véritablement en septembre prochain. D'ici là, des enseignements seront dispensés plutôt sous la forme d'ateliers. L'école de musique Longevity sera inaugurée demain samedi, lors de « portes ouvertes », de 14 h à 22 h au Shadok. Durant ce moment, le public pourra rencontrer les fondateurs, assister à des démonstrations de musique assistée par ordinateur et d'instruments de musique. Une table ronde autour des musiques électroniques est prévue à 17 h, au rez-de-chaussée du Shadok, situé 25, presque l'île André Malraux, à Strasbourg.

► Site web de l'école : <http://www.longevity-musicschool.eu>, actif à partir de demain.

## ARCHITECTURE



L'ENSAS s'ouvre au public. PHOTO - ARCHIVES DNA

## STRASBOURG

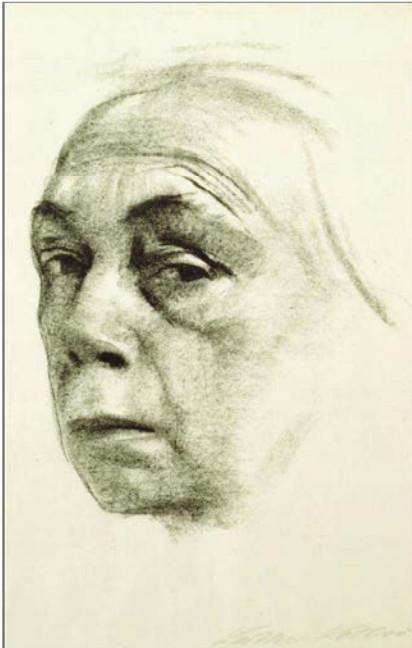
## Portes ouvertes à l'ENSAS

Découvrir l'École nationale supérieure d'architecture de Strasbourg (ENSAS), mais aussi les études d'architecture à travers une exposition de travaux d'étudiants : tel est le programme de la journée Portes Ouvertes qui se tient samedi 24 février de 10 h à 17 h. Et se décline autour de deux conférences de présentation de l'établissement, de ses formations et procédures d'admission – à 10 h 45 et 14 h 45. Également annoncée : une conférence sur la formation continue à 13 h 45. Dirigée par Jean-François Briand, l'ENSAS compte 820 étudiants. [www.strasbourg.archi.fr](http://www.strasbourg.archi.fr)

EDITION Publié par L'Atelier contemporain à Strasbourg

# Käthe Kollwitz avec son cœur et ses mots

Le musée d'art moderne de Strasbourg est la seule collection publique en France à posséder des œuvres de Käthe Kollwitz (1867-1945). L'immense artiste allemande fait entendre sa voix à travers son journal intime publié, en traduction française, par l'éditeur strasbourgeois François-Marie Deyrolle.



Autoportrait de l'artiste ; lithographie au crayon, 1924. DR

Adolescente, elle dessinait les ouvriers des quartiers pauvres de Koenigsberg, sa ville natale. Issue d'une famille bourgeoise, la jeune Käthe voyait ses parents intrigués par de tels dessins. Quand ils lui demandaient pourquoi elle ne traitait pas des « sujets plus beaux », elle leur répondait simplement : « Mais je les trouve beaux ! »

Et c'est vrai qu'ils seront beaux, tous ces prolétaires, ces chômeurs, ces vagabonds, ces paysans en lutte que, bien plus tard, l'artiste saura puissamment faire naître sous son crayon, soulignant leur humanité blessée. Et c'est vrai qu'elles seront belles aussi, gravées



Buste de l'ouvrière au châle bleu, 1903 – lithographie bicolore au pinceau et crayon. DROITS RÉSERVÉS

dans le cuivre ou dans le bois, ces mères hurlant au ciel l'injustice de leurs enfants ou de leurs maris morts à la guerre – d'une guerre mondiale à l'autre, Käthe Kollwitz en fera elle-même la douloureuse expérience, perdant un fils sur le front de Flandres en 1914, et un petit-fils en Russie en 1942.

## De la supériorité du dessin et de la gravure sur la peinture pour certains thèmes...

Si la mère ne sombra pas dans le désespoir, ce fut peut-être parce que l'artiste parvint à la consoler. Sans compromis, regardant droit dans les yeux une Allemagne dont l'essor industriel et la richesse de quelques nantis s'accompagnaient d'une insupportable misère sociale. À ces laïssés-pour-compte, elle érigea un remarquable monument artistique, dans ce graphisme qui entremêle l'expressivité du trait et un sens aigu du réalisme et de l'observation. Käthe Kollwitz assumera cet « art des caniveaux » que lui reprochera le Kaiser Guillaume II, s'opposant à ce que lui soit remise la médaille d'or de la *Grosse Berliner Kunstausstellung* de 1898 pour sa magistraie (mais politiquement suspecte) série *Une révolte des tisserands*. Ce qui ne l'empêchera pas de connaître un vrai succès critique, tant en Allemagne qu'à l'étranger.

Très tôt, Käthe Kollwitz délaisa la peinture pour le dessin et

## LE CHIFFRE

30

C'est le nombre d'œuvres de Käthe Kollwitz figurant dans les collections du musée d'art moderne de Strasbourg. Plusieurs d'entre elles sont des dons du collectionneur et mécène strasbourgeois Jean-Louis Mandel.

la gravure. Elle adopte la position artistique d'un Max Klinger, et de son pamphlet *Peinture et Dessin* qui privilégie la seconde technique par rapport à la première pour des thèmes spécifiques. Car pour Klinger « certains sujets appellent, nécessitent d'être dessinés. Les arts graphiques conviennent mieux que la peinture pour exprimer les aspects les plus sombres de l'existence », écrit Sylvie Doizelet en introduction de ce journal de Käthe Kollwitz, tenu de 1908 à 1943. Elle en coglise avec sa mère, Micheline Doizelet, la traduction française qu'ajoute François-Marie Deyrolle au catalogue de son excellente maison d'édition, L'Atelier contemporain, créée à Strasbourg il y a près de cinq ans.

« Qu'un éditeur strasbourgeois s'intéresse à Kollwitz, je trouve cela normal. C'est une artiste qui prend une résonance particulière à Strasbourg puisque son musée d'art moderne est le seul en France à posséder quelques-unes de ses œuvres. Elles avaient d'ailleurs été achetées pour certaines du vivant de l'artiste ! » observe François-Marie Deyrolle.

Ce dernier, dans le cadre de la publication du journal de Kollwitz, a pu nouer un partenariat avec le Käthe Kollwitz Museum de Cologne, institution entièrement consacrée à l'artiste.

Collaboration qui lui permet d'intégrer un cahier graphique, fondamental compte tenu du sujet. Son objectif : restituer en 48 illustrations les grandes lignes de la trajectoire de l'artiste, y compris celle de la sculptrice dont le travail aux formes massives est moins connu que son œuvre graphique. Couvrant 35 ans de la vie de Kollwitz, ce journal n'est pas reproduit dans son intégralité. « Cela correspond environ à la moitié du corpus. Il a bien fallu faire des choix. Le livre, avec plus de 300 pages, est déjà assez volumineux. Et puis tout n'est pas non plus d'un intérêt extraordinaire », indique l'éditeur strasbourgeois.

## La porte-parole du prolétariat

Demeure l'essentiel dans cette sélection : on y entend la voix de Käthe Kollwitz. De l'épouse, de la mère, de l'artiste. Des factices qui se réfléchissent entre elles et entremêlent les observations sur la vie en famille, les projets et réalisations artisti-

ques, la mission qu'elle se fixe – traduire par l'art le refus de la misère sociale et le droit des plus pauvres à la dignité. « Je dois représenter la souffrance des humains, qui n'a jamais de fin », écrit celle qui se voit, sans jamais avoir adhéré à un parti, comme « la porte-parole du prolétariat ».

Une date clef dans sa propre histoire personnelle : l'annonce de la mort de Peter, son fils, tombé sur le front le 22 octobre 1914 et dont elle apprend la nouvelle le 30 octobre. Notant dans son journal, à cette date, une unique phrase : « Votre fils a été tué ». Qu'y avait-il à dire de plus ? Une dizaine de jours plus tard, elle y reprendra les vers de Gottfried Keller : « Maintenant je suis devenu maître dans l'art de tisser le chagrin et la douleur. Je tisse jour et nuit un lourd manteau de deuil. »

Ce manteau, elle le portera à jamais. Son journal est hanté par la présence de Peter, l'enfant fauché par une guerre qui n'était pas la sienne – « Tu es étendu dans ta tombe. Les 18

merveilleuses années sont terminées. » Hanté aussi par le thème de la douleur inconsolable de la mère. Dans une Europe qui s'embrasera à nouveau, rien ne lui sera épargné. C'est ainsi qu'elle apprend la mort de son petit-fils, lui aussi prénommé Peter. « Hans [le second fils de Kollwitz, père de Peter] était ici ces derniers temps. Le mercredi 14 octobre, il s'est approché de moi, silencieux. J'ai su alors que Peter était mort », écrit-elle encore.

Comme tous ceux de sa génération, elle pourra confier dans sa dernière lettre, adressée à son fils, le 16 avril 1945 : « La guerre m'a accompagnée jusqu'à la fin. » Elle n'aura même pas la satisfaction d'assister à la chute finale de ce nazisme qu'elle avait en horreur. Elle meurt le 22 avril 1945. Huit jours avant le suicide d'Adolf Hitler. ■

SERGE HARTMANN

► *Käthe Kollwitz. Journal, 1908-1943*, chez L'Atelier contemporain, 308 pages, 25 €. L'ouvrage sera disponible en librairie à partir du 9 mars.

## « TOUT TERRORISME REND LES HOMMES MAUVAIS... »

« 21 mars 1922. Romain Rolland a écrit à Barbusse une lettre ouverte, qui est très bien. Il refuse tout terrorisme. Si les hommes étaient comme des tablettes lisses, dit-il, qu'on pourrait laver – et alors elles seraient aussi propres et brillantes qu'auparavant, on pourrait leur parler. Mais tout terrorisme rend les hommes mauvais et c'est justement à des époques aussi troublées qu'ils sont le plus impressionnables. Que le but sanctifie les moyens est un faux point de vue, et justement si l'on en arrive à ces moyens, ils sont capables de transformer le meilleur but en un mauvais. »

Extrait du journal de Käthe Kollwitz.



Les Foyers, 1908-1909 – crayon, plume, encre de Chine, sépia rehaussé de blanc. DROITS RÉSERVÉS



s'annonçaient, russe et américain, et attendait de l'Allemagne qu'elle renforçât la France, alors qu'elle ne songeait qu'à annexer et écraser les vaincus.

Sous la plume de Julien Hervier, Drieu apparaît dans sa complexité, avec ses passions, sa fidélité à ses idées et à ses engagements, son indifférence réelle aux valeurs d'argent, mais aussi la haine de soi, son plaisir aristocratique de déplaire, sa complaisance vis-à-vis de ce qu'il jugeait sa propre bassesse, peut-être son refus de se laisser véritablement aimer.

Un ouvrage remarquable par la finesse et les nuances du jugement qu'il porte sur un écrivain qui, pour quiconque s'est un jour épris de Gilles, Camille, Alain (ou de Maurice Ronet, dans l'adaptation cinématographique de Louis Malle, au scénario duquel Roger Nimier participe), de tous les anti-héros de Drieu qu'il façonnait avec sa propre chair, pour peu qu'on le découvre à cet âge où tout est absolu, nous fait comprendre un peu plus la condition humaine – qu'on attend chaque jour le lendemain où toutes les folies de la veille se réparent dans l'enchantement des contes, qu'on ne se sent jamais devenir vraiment adulte et qu'on imite seulement les grandes personnes, qu'un jour on tient une passion et que tout le reste n'est que comédie bâclée... « Cette chose si élégamment énergique que fut la France aura duré mille ans. C'est le lot de chaque civilisation, c'est un maximum », écrit Drieu le 6 mai 1940.

*Muriel de Rengervé*

*Käthe Kollwitz*, Journal, 1908-1943, *L'Atelier contemporain*, 2018, 312 p., 25 €.

Peu connue du public français, au même titre que celle d'Ernst Barlach, l'œuvre de la sculptrice Käthe Kollwitz, également dessinatrice et graveur, prend un relief singulier au travers de la publication de son *Journal 1908-1943*, heureusement accessible aujourd'hui en français, qui voit cette femme puissante entreprendre une lecture rationnelle de son activité créatrice, sous l'emprise de la culture protestante allemande, dont n'est pas étranger un attrait obsessionnel

pour l'introspection : « Et moi? Mon bilan pour 1911? Ai-je progressé? [...] Cette année j'ai bien progressé en sculpture », Nouvel An 1912. Une histoire de vie encadrée par les guerres mondiales qui lui arracheront son fils Peter, mort en octobre 1914 dans les Flandres, et son petit-fils, également prénommé Peter, tombé en septembre 1942 sur le front russe.

Sans aucune complaisance sur son travail, faisant preuve de peu de plaisir dans la création, qui demeure difficile, voire laborieuse, et entièrement mesurée par une volonté de progrès, Käthe Kollwitz suit deux lignes directrices, la première consistant à partir de 1914 à créer un monument funéraire dans le cimetière où est enterré son fils Peter, monument qui sera érigé sous la forme d'un couple agenouillé, père et mère, actuellement installé au cimetière militaire allemand de Vladslo, près de Dixmude en Belgique, la seconde de rendre compte de la misère humaine, souvent par le prisme de la condition maternelle, première victime de l'injustice sociale. Très nombreuses sont alors les représentations de la maternité protectrice, voire de la maternité en deuil, dans cette famille à caractère matriarcal, le père peu présent, non-agissant, les deux fils sous l'œil attentif et possesseur de leur mère. Ainsi Käthe Kollwitz écrit-elle, en octobre 1912 : « Dès le premier jour j'éprouvai déjà de la douleur d'avoir à quitter de nouveau Peter. Je l'aimai tant pendant ces quelques jours que mon sentiment était proche de l'érotisme. » Naîtront ainsi des œuvres dures et dérangeantes, auxquelles toute approche de séduction est étrangère.

La quête de la forme la plus appropriée structure l'activité créatrice, dont est quasi exclue toute utilisation de la couleur : dessin, fusain, gravure, lithographie, gravure sur bois. La sculpture et sa traduction en bronze demeure la forme la plus achevée, la plus à même de satisfaire l'exigence de l'artiste : « J'avais reçu, écrit-elle en octobre 1938, du fondeur le petit groupe des femmes serrées l'une contre l'autre, qui protègent leurs enfants. Pour la première fois, j'étais tout à fait satisfaite d'un moulage en bronze. »

Strié de moments de profondes dépressions (« Je me sens vide et je prends trop peu de plaisir aux choses » – 18 septembre 1908, « Qui



sait quand tout se brisera de nouveau et que je redeviendrai stérile et sèche, bonne à rien » – avril 1910) avec çà et là l'évocation de quelques joies simples, les oiseaux, le rituel des anniversaires, ce journal est tout à la fois un écrit d'artiste, et un texte qui donne à voir l'Allemagne qui s'engage vers la guerre de 1914, bascule dans les temps très incertains de l'après-guerre, jusqu'au III<sup>e</sup> Reich.

Hantée par la maternité et prise par des relations quasi charnelles avec son fils Peter, culpabilisée par l'accord parental qui lui est donné de devancer l'appel pour partir au front en 1914, Käthe Kollwitz n'échappe pas (à la manière d'Ernst Stadler), toute pacifiste et socialiste qu'elle soit, à la vague nationaliste et guerrière du tout début de la guerre (« Que de bonnes nouvelles du front de l'Ouest » – 8 septembre 1914). Elle se heurtera très vite à la réalité du conflit, devenant alors une fervente partisane d'une paix séparée, encouragée par l'arrêt des combats à l'est. *Le Journal* se fera ensuite l'écho de cette infinie difficulté à vivre durant les années 1920, sur fond d'espoir déclinant (« le dollar atteint 40 milliards; une grève générale est annoncée pour demain »), la révolution spartakiste, la mort de Karl Liebknecht, la république de Weimar et la montée du nazisme. Un temps attirée par l'expérience soviétique (« Le 21 janvier 1924, Lénine est mort »), Käthe Kollwitz décide de ne pas quitter l'Allemagne après 1933, au profit d'une illusoire résistance intellectuelle intérieure. Elle se verra privée d'enseignement, ses œuvres retirées des musées, son activité contrariée. Elle meurt en avril 1945.

Ce *Journal 1908-1943* est très utilement augmenté d'un portfolio qui regroupe un choix d'œuvres de Käthe Kollwitz, dessins, gravures et sculptures, notamment des exemples des séries consacrées à la Guerre des Paysans, à la Révolte des Tisserands, à la Guerre, de dessins envoyés au *Simplicissimus* sur la vie prolétarienne en 1908-1909, et enfin ces sculptures, *Les Parents en deuil*, *La Tour des mères*, une *Piéta*. Voilà qui donnera l'envie de visiter les deux musées consacrés à l'artiste, l'un à Cologne, l'autre à Berlin, en l'attente d'une espérée exposition rétrospective en France.

Vincent Wackenheim